UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

CARACTÉRISTIQUE

DE LA

PRÉDICATION APOSTOLIQUE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 2 Août 1860, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

JULES FAÏSSE,

DE SAINT-JEAN-DU-GARD (GARD).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3

1860.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547023_0060

A LA MÉMOIRE BÉNIE DE MON ONCLE

PIERRE PELLET.

A MON COUSIN, A MA COUSINE

ALBIN PELLET.

Affection profonde.

J. FAÏSSE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. FRITZ, Président de la soutenance.

MM. FRITZ,
RICHARD,
BRUCH,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

CARACTÉRISTIQUE

DE LA

PRÉDICATION APOSTOLIQUE.

INTRODUCTION.

La foi vient de l'ouïe. Cette assertion du plus éloquent des apôtres, pose en fait la prédication comme une condition du salut, comme le moyen premier. L'influence la plus positive, la plus immédiate, personne n'en disconviendra, est celle qui s'exerce par la parole. Et quand il s'agit, même en dehors de la sphère chrétienne, de produire de fortes convictions ou de déterminer des résolutions sérieuses, la parole a le royal privilége de toucher à la fois le cœur, l'esprit et la volonté, de persuader en un mot, l'être tout entier, en offrant des raisonnements à son esprit, des émotions à son cœur et des mobiles à sa volonté libre.

Les émotions, les raisonnements et les mobiles du christianisme, composent, bien certainement, le meilleur arsenal où puisse puiser l'art de la parole, quand l'éloquence a en vue la régénération morale, seule capable de faire réaliser à l'homme sa destinée. A qui douterait de l'efficacité de l'éloquence sacrée, nous répondrions par son histoire qui atteste de nobles efforts devant lesquels les volontés les plus perverties, ou ce ce qui est pire encore, les plus obstinées, ne sont pas toujours demeurées indifférentes.

Cependant si l'on considère le nombre infini de sermons qui, depuis les premiers pères de l'Église, ont retenti dans nos chaires, et le petit nombre de ceux qui, sans se payer de mots, doivent à cette pratique le droit de s'appeler vraiment croyants, on dirait que la proportion n'est rien moins que directe. Quelque soin ou quelqu'art que l'on ait mis à prêcher, les sermons des plus fameux orateurs chrétiens ont plus attiré, semble-t-il, de gloire littéraire à leurs auteurs, que de fidèles au pied de la croix. Ces déceptions ou ces desiderata, comme qu'on veuille les appeler, provoquent presque naturellement des comparaisons avec les procédés de même genre dont se servaient les premiers prédicateurs de la foi chrétienne, à la voix desquels les foules se convertissaient. Ainsi se justifie le choix du sujet, dont le titre est inscrit en tête de ce travail. Essayer de découvrir dans les monuments de la prédication apostolique les caractères qui la distinguent, en apprécier la valeur, non d'après les règles de notre critique moderne, mais en la laissant dans le cadre qui lui est propre et qui peut servir à nous l'expliquer, en suivre le développement historique, au milieu des circonstances qui l'ont fait naître ou l'ont accompagnée, la juger par ses effets médiats ou immédiats, et voir enfin si le genre est compatible ou non avec le ton du monde actuel, tel est le but que nous nous sommes proposé.

CHAPITRE PREMIER.

VALEUR INTRINSÈQUE DES DISCOURS.

Avant d'entrer en plein dans notre sujet, nous avons à présenter quelques considérations préliminaires.

Il faut reconnaître d'abord que nous sommes loin de posséder tous les discours que les apôtres durent prononcer, et qu'il ne nous reste qu'une bien faible partie des lumières où notre critique eût pu s'éclairer. La phrase par laquelle Jean clôt son Évangile et qui nous fait supposer l'impossibilité d'un monument historique complet à l'égard des faits et gestes du Seigneur, pourrait, avec tout autant de raison, être placée dans la bouche de l'historiographe des apôtres; et lors même que maintes raisons ne nous prouveraient pas que Luc s'est quelquefois éloigné de son programme, d'être exact, complet et chronologique, comme il dit dans son Évangile (*πρῶτος λόγος*), nous aurions quelque droit à ne pas attendre de lui une narration sans lacune, si nous tenons compte des nombreux efforts auxquels donna lieu la propagation à la fois si rapide et si consciencieuse du christianisme. Quelques discours rapportés çà et là, quand les circonstances en rendaient la transcription nécessaire, tantôt conservés en entier, tantôt écourtés, de Pierre, d'Étienne et de Paul, c'est là tout ce qui nous reste; et chacun sent que c'est peu de chose, comparé à ce déploiement inouï d'énergie et d'activité de la part de plusieurs apôtres.

Ce n'est pas tout encore. Jusqu'à quel point devons-nous regarder les discours édités par Luc, comme la reproduction fidèle des paroles tombées de la bouche des apôtres, et quelle est, en définitive, la valeur intrinsèque de ces morceaux? J'écarte d'emblée l'hypothèse que Luc ait composé ou remanié lui-même les discours. Mais ne pourrait-on pas supposer que l'historien, ne pouvant les transcrire par des procédés sténographiques, inconnus alors, ou les conserver dans des

notes dont l'usage ne remonte pas si haut, aura peut-être rapporté des fragments de discours retrouvés dans sa mémoire, et tronqué ainsi, ou en tout cas altéré la prédication apostolique dont le cachet primitif serait pour nous introuvable? Cette supposition, on le voit, est loin d'être tout à fait gratuite, et à dire vrai, il serait insensé de demander à l'auteur une reproduction exacte des discours, soit qu'il les ait entendus de ses oreilles et transcrits de mémoire, soit qu'il ait eu recours à une obligeance chrétienne, pour se les faire redire, quand il voulut publier son livre. Mais cela même doit-il tellement nous faire tenir en garde contre ces monuments, que nous refusions d'y voir les caractères de la prédication apostolique, et si Luc n'a pas rapporté les discours tels quels, n'en a-t-il donc rien conservé d'authentique, et sa plume a-t-elle failli à sa tâche, à ce point que l'esprit, sinon la lettre, ne nous soit parvenu intact? Or, si cela est, nous n'avons pas à nous en plaindre. A qui voudrait faire sur le sujet qui nous occupe une critique purement littéraire, il serait peut-être difficile d'arriver à un résultat satisfaisant; mais quand il s'agit de déterminer l'esprit de la prédication apostolique et d'en préciser les caractères, la valeur des discours a pour nous une autre portée que celle de la littérature. Voilà pourquoi, assuré que Luc a bien conservé le sens homilétique des discours, nous ne craindrons pas de nous adresser à son livre pour y étudier ces documents et en saisir la méthode.

CHAPITRE II.

INFLUENCES QUI AGIRENT SUR LES PRÉDICATEURS.

Or, pour bien comprendre cette méthode, il est nécessaire de connaître les circonstances qui peuvent avoir influencé les apôtres et donné à leur esprit, et par suite à leur dialectique une tournure particulière. En effet, à côté des caractères marqués de l'individualité des apôtres, il s'en trouve d'autres communs à tous, qui ne s'expliquent que par une influence généralement reçue, par une éducation commune, par quelques préjugés partagés, par des habitudes prises ensemble.

Les apôtres étaient nés en plein judaïsme. Ce fut leur religion primitive. Ils l'avaient connue et professée dès leurs jeunes ans, à l'âge où les impressions se gravent le mieux, où les habitudes s'implantent pour toujours, surtout les habitudes d'esprit. Habitués donc aux pratiques de la synagogue et à l'enseignement des docteurs, il n'est pas étonnant que les plus lettrés comme les moins lettrés, aient laissé passer plus tard dans leurs paroles, comme, du reste, dans leurs écrits, quelque chose de ce qu'on pourrait appeler le ton de l'école juive, c'est-à-dire, sa méthode, sa dialectique, sa rhétorique. Convertis au christianisme, c'était en grande partie à des juifs qu'ils avaient à l'annoncer, et la manière la plus propre pour les convaincre, n'était-elle pas de leur parler, comme toujours on l'avait fait, avec les armes classiques, les termes moyens traditionnels, les arguments compris dans le répertoire, en employant des raisonnements auxquels ils étaient accoutumés ? Si nous ajoutons enfin, que même les Églises où les païens

convertis fournirent plus tard une grande majorité, avaient eu pour noyau primitif des juifs ou des prosélytes juifs, nous comprendrons que les apôtres devaient d'autant moins chercher à sortir du système adopté depuis longtemps, qu'ils y trouvaient leur compte en dernière analyse, et qu'il eût été téméraire de l'abandonner complétement.

Mais cette influence judaïque ne s'exerçait pas sans contrepoids. Au contact de Jésus et pendant les années qu'ils passèrent avec le maître dont les théories ressemblaient si peu à celles des docteurs, et qui ne faisait usage de la méthode ancienne qu'accidentellement, il s'était opéré en eux une transformation profonde, et la même puissance qui les avait pénétrés moralement, semblait avoir haussé parallèlement leur niveau intellectuel, de façon qu'ils étaient bien à même de sentir ce que pouvait avoir de défectueux leur procédé homilétique, s'il s'en tenait toujours aux formes juives, en même temps que de s'affranchir peu à peu des préjugés que leur avait légués la religion de leurs pères. Il en résulte chez eux un mélange de vieux et de neuf, de traditionnel et d'innové, dans lequel on ne sait trop ce qu'on doit le plus admirer, de l'ardeur et du zèle qui poussait à l'émancipation des esprits, ou de l'attachement profond à des usages héréditaires, chers à leur cœur.

Nous pourrons constater ce double caractère dans leur prédication qui nous fera voir l'influence de Jésus-Christ, l'emporter en définitive sur la tradition, notamment chez Paul dont ce trait n'est pas la moindre gloire.

CHAPITRE III.

LE THÈME DE LA PRÉDICATION.

La nature de l'étude que nous voulons faire, nous force à exclure du champ à parcourir, certains discours de circonstance, prononcés à l'occasion d'une affaire, soit de discipline, soit d'administration, comme lorsque Pierre prend la parole pour faire nommer un remplaçant à Judas (Act. I, 15-23), comme les discussions de la conférence de Jérusalem (Act. XV, 1-35), l'apostrophe de Pierre au magicien Simon (Act. VIII, 20 et suiv.), et même les touchants adieux de Paul aux pasteurs d'Éphèse (Act. XX, 18-38), etc., qui trouvent leur explication dans les événements eux-mêmes, pour nous restreindre et n'embrasser dans ce travail que les discours ayant trait directement à la conversion des âmes, et constituant par là même une prédication chrétienne, une homilétique apostolique.

Prise à ce point de vue, notre étude doit chercher à saisir l'idée-mère et dominante de cette prédication, pour la mettre en relief et en apprécier la portée.

Toute prédication suppose une vérité à défendre et à appliquer. Pour autant que la morale et le dogme sont unis d'un indissoluble lien qu'il serait ridicule de vouloir nier, il faut toujours admettre que les déterminations morales que doit décider la prédication, reposent sur quelque vérité placée à la base de toute dialectique de la part du prédicateur.

De nos jours, par exemple, on affectionne assez, avec juste raison, de prêcher la dégradation morale de l'homme pour développer en lui le sentiment de sa mi-

sère, et l'amener ainsi, par un retour de conscience, à chercher la grandeur morale dans le christianisme. Ce n'est pas de cette manière que procédaient les apôtres; et pour s'expliquer le fond même de leur prédication, il faut se bien fixer sur le but premier de leur mission et le véritable sens de l'apostolat.

On se rappelle la prescription formulée par Jésus lors de l'institution de cette haute charge, et comment l'apostolat se trouva être par le fait même un témoignage, ou si l'on veut, une attestation des faits de Jésus.

L'œuvre première des apôtres, celle qui inaugurait le règne du christianisme dans les pays visités par eux, et amenait inévitablement la fondation des Églises, c'était d'annoncer Jésus, comme étant le Messie, le Christ, ὅτι οὗτός ἐστιν ὁ Χριστός (Act. IX, 22; comp. V, 42; XI, 20; XVII, 3 et d'autres passages). « Cette « thèse, comme le fait très-bien remarquer M. Reuss, « dans l'histoire de la théologie chrétienne au siècle « apostolique, l. III, p. 288, contenait deux éléments, « deux idées qui pouvaient devenir et qui sont effecti- « vement devenues les germes féconds du développe- « ment ultérieur de la pensée chrétienne. D'un côté « dans la notion du Messie, il y avait le centre et le « foyer d'une espérance plus ou moins enthousiaste « d'abord, plus ou moins engagée dans des préoccupa- « tions mondaines, mais destinée à s'élever par degrés « à des conceptions plus pures et plus spiritualistes. « D'un autre côté, dans la place assignée à la personne « de Jésus, il y avait le principe de la foi, d'un attache- « ment confiant et filial, plus ou moins subordonné « d'abord à ces mêmes préoccupations, mais destiné à « s'en dégager de plus en plus pour s'édifier sur la base

« du sentiment et devenir la force motrice de la vie « tout entière. »

Le fait de l'apparition réelle du Christ, dans la personne de Jésus, impliquait celui de l'établissement prochain du royaume de Dieu.

Voilà pourquoi Luc, quand il parle de la prédication chrétienne, la désigne par les mots de *διαλέγεσθαι* ou *πειθειν τὰ περί τῆς βασιλείας τοῦ θεοῦ* (Act. XIX, 8). La prédication de Paul aux gens assemblés chez lui à Rome, est un témoignage explicite rendu au royaume de Dieu, *διαμαρτυρόμενος τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ* (Act. XXVIII, 23). Mais ces mots n'ont pas exactement le sens spirituel qu'on peut leur donner dans les Évangiles ; ils n'ont pas non plus le sens charnel et matérialiste où les prenaient les juifs ; c'est tout simplement un terme général, une notion vague que la ligne suivante commente fort à propos, sans sortir toutefois des généralités *Πείθων τὰ περὶ τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ* (*ibid.*), comp. avec verset 31 *διδάσκων τὰ περί τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ*.

Ainsi proclamer la dignité messianique et rendre témoignage de l'action de Jésus, tels étaient, d'après Luc, le but et le thème de la prédication apostolique. Mais il fallait dans cette action même faire un choix des traits les plus saillants et prouvant le plus fortement la messianité du Nazaréen, afin de les prêcher aux foules, en attirant spécialement leur attention sur eux. Le choix des apôtres devait naturellement se porter sur le fait capital de l'existence de Jésus-Christ, le mieux fait pour convaincre des hommes dont il démontrait et condamnait l'impuissance à anéantir par le supplice le Fils de Dieu. Ce fut la *résurrection*. C'était

là le point central vers lequel tout venait converger. Les événements de la vie de Jésus, sa mort surtout, condition de sa résurrection, venaient bien sans doute accessoirement se grouper autour du fait le plus étonnant et le plus dramatique, mais ce n'était que comme une introduction nécessaire, comme un élément d'un ordre secondaire dans la prédication. Au fond de tous les discours apparaît ce dogme suprême dont l'application était sûre et qui devait amener d'abord l'adhésion à la nouvelle annoncée, et ensuite une *μετανοια* dans le cœur des auditeurs à qui l'église tendait les bras pour les introduire dans son sein par l'administration du baptême. Cela est tellement vrai que dans tel discours qui allait son train, l'apôtre fut parfois interrompu sur ce mot (Act. XVII, 31), que les dialecticiens d'Athènes désignaient la prédication de Paul par ces mots *εὐαγγελιζεσθαι τον Ἰησοῦν καὶ τὴν ἀνάστασιν* (Act. XVII, 18), que maintes fois l'on s'appuya là-dessus pour persécuter l'apôtre des gentils et que lui-même confessait à Rome, comme ensuite devant Agrippa ou devant Festus, qu'il était jugé pour avoir cru en la résurrection et l'avoir prêchée.

Essayons d'apprécier la valeur d'un thème pareil. Certes, en présence des auditeurs qu'avaient les apôtres, c'est bien là, en effet, ce qui pouvait frapper les esprits et gagner les cœurs, que de retracer dans les prédications la vie de Jésus, de le prouver, Lui, par un témoignage que n'effrayaient pas les cachots ou la perspective du martyre, et de couronner l'œuvre en le montrant vainqueur du tombeau, et appelant à un sort pareil tous ceux qui voudraient croire en Lui.

Jésus et sa résurrection : on comprend cette formule

qu'avait trouvée l'oisiveté athénienne, toujours à l'affût de quelque nouvelle, et on comprend aussi que l'apôtre ait tenu ferme à cette vérité *une*, quoique *double*, pour l'inculquer à des incrédules, dont les uns avaient méconnu Jésus, et dont les autres étaient disposés à le prendre pour quelque dieu mâle dont la résurrection faisait la compagne, ainsi que c'était l'usage dans leur vieille mythologie.

Il est donc évident que la thèse : Jésus et Jésus ressuscité des morts, quand on la prend telle qu'elle est posée à l'époque des apôtres, est encore la meilleure que pouvait formuler alors le christianisme. Les esprits étaient alors disposés à ne céder qu'à des convictions de faits, et notamment de faits frappants par le caractère surnaturel dont ils étaient revêtus. Mais, de même que le centre de gravité des corps se déplace quand ceux-ci changent de position, de même le point central de la prédication chrétienne, du moment que le devoir de celle-ci est de s'adapter au temps et aux circonstances, et que notre loi, c'est le progrès, doit changer aussi, et se transporter là où il se trouve le mieux pour équilibrer le poids qu'il supporte. Nous pouvons donc conclure, avant même d'avoir analysé les discours que la prédication actuelle n'a pas à leur emprunter quant à ce qui fait leur essence intime, la thèse à prouver et à appliquer. Aurons-nous plus de chance pour les termes moyens?

CHAPITRE IV.

DES TERMES MOYENS.

L'homilétique des apôtres était relativement assez

pauvre. A part Paul, qui s'éleva à un plus haut degré d'éloquence, et que rien n'eût excusé d'être inférieur, lui qui avait reçu l'éducation quasi-officielle, les documents n'enregistrèrent rien de bien saillant en fait d'art oratoire. Quand la prédication ne se bornait pas à une affirmation positive, elle avait presque toujours recours à l'unique terme moyen que l'éducation religieuse des champions de la foi eût mis entre leurs mains.

Pour comprendre ce mode de procéder, il ne faut pas oublier que l'avénement du Sauveur n'était pas un accident ou un événement isolé. L'éruption n'avait pas eu lieu sans quelque bruit précurseur, et la grande révolution qui venait de s'opérer avait été dès longtemps prédite et préparée.

Une lointaine espérance, souvent redite aux Hébreux sur tous les tons et sous toutes les couleurs, avait été entretenue dans le cœur des Israélites depuis Moïse jusqu'aux prophètes, jusqu'aux docteurs de la loi, qui cherchaient, dans leur précaire exégèse, la clef d'un avenir sur le sens duquel ils ne se trompèrent que de l'abîme qui sépare la lettre de l'esprit.

Le recueil qui renfermait ces vieilles promesses, et dont chaque trait était devenu, grâce au mode d'interprétation des *Darschanim*, une préfiguration de l'avenir, se trouvait non pas peut-être entre les mains de tout le monde, à cause de la cherté des éditions, mais en tout cas dans la mémoire de tous ceux qui fréquentaient la synagogue, où hebdomadairement se lisaient des portions de la Loi. Ce recueil, demeuré comme à la base du culte public, sans que rien pût faire prévoir qu'il serait un jour laissé de côté ou supplanté par un autre lectionnaire, sans que les apôtres songeassent

le moins du monde à en infirmer l'usage, devint, après la venue du Sauveur, le manuel de la religion. Cela tenait à ce que les apôtres furent placés vis-à-vis de lui dans une position éminemment heureuse, eux qui n'avaient plus qu'à en contrôler le contenu par les faits dont ils avaient été témoins, et ce critère n'était-il pas le plus accessible à tant d'intelligences familiarisées avec « la loi et les prophètes,» au point qu'on a pu dire qu'ils les savaient mieux que leur propre nom? Aussi le plus fréquent, et l'on pourrait dire avec quelque raison, le plus puissant moyen dialectique des apôtres-prédicateurs, fut, sans contredit, celui qui consistait à étayer, sur des passages de l'ancienne alliance, un témoignage qui, confirmé par elle, ne souffrirait plus d'objections de la part d'auditeurs pour lesquels le contenu du livre sacré faisait autorité. Ainsi la thèse principale, la vie du Sauveur et notamment la résurrection, étaient prouvées par des passages de l'Écriture qui en étaient soit une prédiction directe ou censée directe, soit une préfiguration typique.

Au reste, ce genre de preuves était presque le seul connu des apôtres, de Paul lui-même, de tous le plus logicien, et il n'est pas étonnant de le voir employé jusque dans la prédication écrite et à propos de tous les enseignements. Mais ce fut surtout dans la prédication orale que, s'il faut en croire les documents qui nous ont été conservés, cette preuve fut généralement mise en avant, et peut-être qu'à la considérer au point de vue de la dialectique pure, une thèse semblable eût mérité une argumentation plus solide ou plus concluante.

A côté de ce terme moyen, auquel la position parti-

culière des avocats de la foi donnait une valeur que bien des esprits regardent comme provisoire, s'en trouve un autre que nous voyons une ou deux fois employé et qui avait une valeur durable : nous voulons parler des expériences individuelles. Il ne paraît pas que Pierre ait eu souvent la velléité de s'en servir, et si rien ne nous autorise à croire qu'il l'ait entièrement négligé, rien ne nous fait supposer, d'un autre côté, qu'il ait utilisé pour les besoins de sa prédication tout ce qu'un enthousiasme souvent repris ou la sévère leçon d'un triple reniement avaient dû amener d'expériences intimes et personnelles chez lui. On pourrait peut-être objecter que la thèse que soutenait Pierre n'exigeait pas l'emploi de tels arguments, que *non erat his locus.*

Quoi qu'il en soit, Paul est celui qui manie cette arme avec le plus de dextérité. La transformation complète qu'une conversion, dont la scène était toujours présente à son esprit sous une forme objective, avait opérée dans tout son être, était bien trop de nature à lui faire expérimenter le christianisme, pour qu'il ne le saisit pas dans ses moindres détails ou en méconnût la portée; et il devait voir dans cela même qui avait produit chez lui un profond changement, un moyen efficace de le produire aussi chez les autres. C'est ce qui explique le récit répété de sa conversion avec mention détaillée des circonstances qui l'avaient entourée (Act. XXII et XXVI), les comparaisons entre sa vie antérieurement à cette époque et celle qu'il a menée depuis, le contraste plusieurs fois établi entre ces deux périodes de son existence, comme preuve des grâces que s'attireraient ceux qui suivraient son exemple; et les mêmes motifs qui lui faisaient employer ces raison-

nements dans la prédication orale, devaient amener aussi dans ses lettres les mêmes mouvements et des déductions analogues.

Il est un troisième terme moyen qu'il nous faut signaler. Pierre en use volontiers et avec un rare bonheur. C'est l'argument tiré des miracles qui devenaient l'occasion des discours. Il consiste à reporter sur Jésus lui-même tout le mérite et toute la gloire des choses merveilleuses qui étonnaient la foule (voy. Act. II, 33, et III, 16).

Enfin, on ne saurait accepter définitivement comme terme moyen l'ingénieux exorde du discours de Paul aux Athéniens, dont nous aurons à dire un mot plus à propos.

CHAPITRE V.

DE L'APPLICATION.

La prédication n'ayant pas alors le cachet officiel qu'elle a revêtu dans la suite, et n'affichant pas la prétention d'être irréprochable au point de vue de l'homilétique, l'application des vérités prouvées ou simplement posées pouvait ne pas suivre immédiatement la thèse, n'attendre pas la fin du discours (Act. III, 19), ou ne venir quelquefois qu'après qu'une objection ou une demande semblait la rendre nécessaire (Act. II, 37 et suiv.).

Quand le peuple ne s'impatientait pas d'entendre et n'interrompait pas l'auteur par des moqueries (Act. XVII, 39), ou par des huées, des cris, des menaces, des violences (Act. VII, 54; XXII, 21), la conclusion par laquelle se terminait le discours, était presque in-

variablement un appel à la repentance, formulé d'ordinaire au moyen de l'impératif du verbe *μετανοειν*, lié aux développements précédents par un *donc*, *οὖν*, et suivi d'une invitation à se faire baptiser *εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν* (Act. II, 38; X, 43; XIII, 38); d'autres fois, une variante annonçait une grâce à acquérir par cette conversion, et il s'agissait pour l'auditeur de *λαμβάνειν τὴν δωρεαν τοῦ ἁγίου πνεῦματος* (Act. II, 38); ailleurs c'était un avertissement menaçant (*Βλέπετε οὖν, μή ἐπέλθῃ ἐφ' ὑμᾶς τὸ εἰρεμένον ἐν τοῖς προφηταῖς* (Act. XIII, 40); ailleurs, enfin, une apostrophe directe à l'auditeur, comme celle que saint Paul, interrompu par Festus, qui le prenait pour un fou, adressa au roi Agrippa : *Πιστεύεις, Βασιλεῦ Ἀγριππα, τοῖς προφηταῖς*.... (Act. XXVI, 27 et suiv.), ce qui fit terminer le discours par un dialogue.

Généralement l'application était directe, quelquefois personnelle, mais toujours brève et concise, ayant plutôt l'air de compter sur l'effet produit des vérités énoncées, que sur l'effort d'éloquence qu'on se croit en devoir d'administrer en guise de finale à son auditoire.

CHAPITRE VI.

DÉNOMINATION DES AUDITEURS.

Disons enfin un mot, mais seulement pour être complet, sur la manière dont les apôtres prenaient la parole.

C'était ordinairement dans la synagogue qu'ils discouraient le jour du sabbat, et dans ce cas, ils s'adressaient à l'assemblée. Mais quand des circonstances exceptionnelles les forçaient de parler ailleurs en pu-

blic, ils se servaient la plupart du temps de la formule ἀνδρες, suivi du nom patronimique qui désignait les auditeurs, Ἄνδρες Ἀθηναῖοι (Act. XVII, 22), Ἄνδρες Ἰουδαῖοι καὶ οἱ κατοικοῦντες Ἱερουσαλὴμ ἅπαντες (Act. II, 14), Ἄνδρες Ἰσραῆλιται (Act. III, 12), ou quand il y avait quelque dignitaire, Ἄνδρες ἀδελφοὶ καὶ πατέρες... (Act. VII, 2). Souvent enfin, le mot ἀκούσατε commandait l'attention (Act. XIII, 16).

Mais parfois le discours s'ouvrait brusquement, sans préparation et sans préambule; Pierre était assez amateur de ces entrées en matière (Act. X, 34).

CHAPITRE VII.

ANALYSE DES DISCOURS.

Venons en maintenant à l'étude directe des premiers monuments oratoires de l'Église. Nous verrons dans cette étude les détails venir confirmer nos opinions précédemment énoncées, et tout en nous donnant la clef de l'éloquence apostoliqne, nous initier en un sens au mystère de son succès.

Discours de Pierre.

§ 1er. Le premier qui prend la parole, est saint Pierre (Act. II, 14).

Le miracle de la Pentecôte venait de s'accomplir, et la foule rassemblée autour des disciples ne pouvait assez s'en étonner..., enfin quelques moqueurs croient avoir trouvé la raison de ce fait extraordinaire et l'expriment par de piquantes saillies : « Ils sont ivres, » disaient-ils, ὅτι γλεύκους μεμεστωμένοι εἰσί (13).

C'est en ce moment que Pierre, élevant la voix, se

mit à parler au peuple, et prononça le fameux discours de la Pentecôte.

Il doit d'abord dissiper la fâcheuse prévention qu'avait contre eux une partie des assistants : « Écoutez-« moi, dit-il, ces gens-là ne sont point ivres, comme « vous le pensez, car ce n'est que la troisième heure « du jour (la première heure de la prière, neuf heures « du matin). » Mais qu'est-ce? Telle est la question qui se lit sur toutes les physionomies, ou se suppose dans tous les esprits avides de connaître la cause de cet événement surnaturel. Alors, avec un à-propos admirable, l'orateur, rappelant à sa mémoire un passage de Joël, où les grâces à venir sont retracées en un tableau qui convient très-bien à la circonstance : « C'est là, s'écrie-« t-il, ce qui a été prédit par le prophète Joël, une « abondante effusion du Saint-Esprit, non plus sur « quelques hommes choisis, mais sur le peuple tout « entier, vieillards et jeunes gens, libres et esclaves. Ces « derniers temps seront encore marqués, dit le pro-« phète, par des événements extraordinaires qui précède-« ront le grand et illustre jour du Seigneur, mais celui « qui invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé. »

Après avoir administré cette preuve qui était pour les Juifs une considération péremptoire, et qui était ici d'une parfaite application, Pierre est en droit de juger la prévention entièrement dissipée. Il va donc entrer en matière et aborder franchement sa thèse principale : *Annoncer Jésus et prouver sa résurrection.*

Voici le fil du discours :

« Vous avez fait mourir Jésus dont l'activité s'était « déployée au milieu de vous d'une façon extraordi-« naire. Mais Dieu l'a ressuscité. » La preuve, c'est que

David avait dit en vue de lui (*εἰς αὐτὸν*) : « ...Tu ne « laisseras point mon âme dans le séjour des morts, et « tu ne permettras point que ton saint sente la corrup- « tion... » Or, ce passage de David ne peut s'appliquer qu'à Jésus-Christ. On ne peut supposer que David parle de lui-même ; d'ailleurs, le tombeau de David est là, et c'est chose connue qu'il y est enterré ; donc ce passage a trait à Jésus-Christ, donc Jésus-Christ est ressuscité des morts, ce dont nous sommes témoins. Du ciel où il est, chose aussi affirmée par David qui n'est pas monté au ciel, il a envoyé son esprit au milieu de l'appareil qui vient de se déployer sous vos yeux.

Conclusion : Il est donc irrévocablement (*ἀσφαλῶς οὖν*) prouvé et notoire (*γινώσκετω πᾶς οἶκος Ἰσραὴλ*) que Jésus est le Seigneur et le Messie.

Enfin, ce n'est que lorsqu'il lit sur les visages de son auditoire la componction du cœur ému, et qu'il entend cette question qui atteste à la fois du repentir et de l'embarras (*τι ποιήσομεν*), qu'il lance cette exhortation pressante : *Μετανοήσατε καὶ βαπτισθήτω ἕκαστος ὑμῶν ἐπι τῳ ὀνόματι Ἰησοῦ Χριστοῦ εἰς ἄφεσιν ἁμαρτιῶν· καὶ λήψεσθε τήν δωρεαν τοῦ ἁγίου πνεύματος* (Act. II, 38).

Tel est le discours de Pierre. Envisagé sous le rapport purement dialectique, ce discours n'est pas à l'abri de tout reproche, et il semble qu'il faille mettre sur le compte de l'événement extraordinaire et de la chaleur de conviction qui animait la physionomie et les paroles de l'apôtre, plus que sur celui de sa logique irrésistible, l'impression si efficace qu'il produisit, et qui fit ranger dans ce jour trois mille personnes sous la bannière de Jésus-Christ. Car autrement, une fois admis

le témoignage rendu à la vie active de Jésus et à sa résurrection, les preuves qu'il invoque à l'appui de sa thèse, et l'application qu'il fait des passages de l'Écriture, dénotent dans son exégèse la méthode de son époque, méthode qui laissait à l'arbitraire une part assez large.

A qui veut se donner la peine d'examiner les passages cités; ce défaut se révèle de prime abord. Il faut, pour ainsi dire, une forte dose de bonne volonté pour voir la résurrection de Jésus-Christ dans la première des citatations de saint Pierre. Le psaume d'où ce passage est tiré (Ps. XVI, 8-11), est une confiante prière qui s'échappe du cœur de David, au moment où, résolu à se proposer toujours l'Éternel seul pour modèle, il pressent le bonheur que lui donnera cet abandon de lui-même, et l'exprime dans le langage poétique de l'espérance. Que si l'on nie qu'il s'agisse ici de David, on ne peut certes pas prétendre qu'il soit fait allusion dans ce psaume à la position du Messie, mais seulement aux sentiments de l'homme pieux qui attend avec une pleine assurance le secours de l'Éternel. Les mêmes remarques sont à faire sur le second passage cité : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur, « prends place à ma droite» (Ps. CX, 1). Ce psaume est un chant de victoire en l'honneur de David. On sait qu'en Orient, et notamment dans l'antiquité juive, être placé à la droite du souverain, était un signe de la participation à la dignité et au pouvoir de celui qui vous honorait d'un tel privilége. Le Seigneur a dit à mon Seigneur, c'est-à-dire au roi, partage ma puissance et ma gloire.

Par conséquent, les deux preuves dont se sert Pierre,

prises dans leur sens historique, portent à faux. Mais pour ce peuple habitué à considérer l'Ancien Testament comme probant dans toutes ses parties, il ne fallait pas autre chose pour convaincre, et l'apôtre lui-même n'avait pas conscience de la faiblesse logique de son argumentation. Ce qui rend compte de cette erreur exégétique des apôtres qui arrachaient les passages à leur contexte pour leur donner un sens qu'ils ne supportaient pas, c'est que, « pour eux, l'Écriture n'était « pas la source du dogme, mais le dogme, le critère de « l'exégèse. La conviction, chez eux, existait avant la « preuve, comme c'est le cas généralement pour les « convictions instinctives et immédiates, qui n'en sont « que plus fortes et plus profondes, et surtout plus ca- « pables de se transmettre et d'agir sur le monde.... « Nous n'avons pas à critiquer cette méthode, mais à « la constater d'abord, puisqu'on l'a méconnue.... et « surtout à y applaudir, en tant que c'était la seule qui, « dans les circonstances données, pût servir utilement, « et l'éducation subjective de ceux qui l'employaient et « la cause qu'ils avaient à défendre» (M. Reuss, *Théologie chrétienne au siècle apostolique*, liv. III, p. 303 *passim*).

§ 2. Le second discours qui nous ait été conservé du même apôtre, fut prononcé à l'occasion de la guérison du mendiant infirme qui demandait l'aumône à la *belle porte* du temple. La vue ou le bruit du miracle qui venait de s'opérer, attroupa le peuple autour des deux apôtres Pierre et Jean; et Pierre, toujours disposé, suit son penchant naturel à l'initiative, et, s'emparant de l'étonnement des foules comme d'un bon prétexte, prend la parole (Act. III, 12-26).

Il ne tarde pas à aborder directement son sujet. Après un court exorde fort incisif, destiné à corriger l'impression produite et à transporter sur Dieu lui-même tout le surnaturel du récent prodige, le prédicateur se hâte de prononcer le nom de Jésus, en reliant son avénement et sa glorification, dont il va parler, aux plans historiques de l'ancienne alliance (*Ὁ θεὸς Ἀβραὰμ καὶ Ἰσαὰκ καὶ Ἰακώβ, ὁ θεὸς τῶν πατέρων ἡμῶν....*); et il met directement sur la conscience des assistants le meurtre du Sauveur, dont les qualités mises en relief (*τὸν ἅγιον καὶ δίκαιον*) doivent établir un contraste accusateur avec le reniement (*ἠρνήσασθε*) et l'obstination des Juifs qui n'avait aucune raison d'être (*κατὰ πρόσωπον Πιλάτου, κρίναντος ἐκείνου ἀπολύειν*), contraste rendu plus saillant par la mention habilement introduite de la préférence accordée par la faveur populaire à un criminel sur un innocent, à un meurtrier (*ἄνδρα φονέα*) sur le prince de la vie (*ἀρχηγὸν τῆς ζωῆς*). Mais voici bien un autre contraste : le méprisé est comblé de gloire; le mort ressuscité, il opère lui-même les prodiges qui étonnent si fort la foule. Le secret de cette puissance miraculeuse, c'est la foi au nom de Jésus (*ἐπὶ τῇ πίστει τοῦ ὀνόματος αὐτοῦ*).

Cependant l'apôtre semble s'adoucir, et, ému lui-même des dernières paroles qu'il vient de prononcer, il trouve le moyen d'excuser les meurtriers du Christ, en prétextant en leur faveur, tant des magistrats que du peuple, l'ignorance (*οἶδα ὅτι κατα ἄγνοιαν επραξατε*); non-seulement cela, mais il semble donner à leur conduite passée le caractère d'une nécessité supérieure, par la manière dont il rattache les souffrances et la mort de Christ aux décrets éternels de Dieu (Act. III, 18).

Aussitôt après « amendez-vous donc et convertissez-« vous, s'écrie-t-il avec force, afin que vos péchés soient « effacés et que viennent de la part du Seigneur des « temps de rafraîchissement...;» nous voyons ici Pierre inculquer dans les esprits l'erreur qu'ont partagée tous les apôtres, le retour prochain de Jésus-Christ. Il ajoute: « et qu'il vous envoie celui qui vous a été destiné (*προ-« κεχειρισμένον*), Jésus-Christ, que le ciel doit recevoir « jusqu'au rétablissement final...» Car n'était-ce pas à vous, Juifs, qu'il était primitivement destiné, comme le témoignent cette parole de Moïse : « Dieu vous suscitera « d'entre vos frères un prophète tel que moi; écoutez-« le dans tout ce qu'il vous dira[1],» ainsi que les prédictions de tous les prophètes qui se sont succédé depuis Samuel, et les bénédictions promises à Abraham qui de sa postérité doivent se répandre sur toutes les nations (Act. III, 22-25)? Oui, c'est pour vous d'abord que Dieu a ressuscité son Fils. Il l'a envoyé pour votre bien, pour détourner chacun de vous de l'iniquité.

Dans ce discours tout de circonstance, où l'on comprend bien que l'orateur n'avait pas eu le temps de recueillir ses idées pour les présenter dans un ordre logique, il ne faut voir qu'une vive exhortation *ex abundantiâ* qui ne manque pas de produire son effet tant sur les auditeurs bien disposés (Act. IV, 4) que sur ceux qui se déclaraient ennemis de Jésus par principe, par-

[1] Pierre en appelle évidemment à Deutér. XVIII, et y voit annoncée la venue de J. C. Le contexte ne présente nullement cette interprétation. « Pierre ici, comme le dit Calvin, accommode à Christ, ce que Moïse dit des prophètes en général. » Moïse dans ce chapitre défend aux Israélites de souffrir parmi eux de faux devins, leur promettant que, pour éclairer et conduire son peuple, Dieu suscitera toujours un prophète tel que lui.

ticulièrement les Sadducéens, qui n'oublièrent pas certains mots de Pierre en désaccord formel avec leur dogmatique, à l'endroit de la résurrection des morts en Jésus (Act. IV, 2).

Il y a lieu pourtant d'admirer, à côté de l'enthousiasme de Pierre, un tact admirable pour tirer parti des émotions ou des impressions de la foule, ainsi que des espérances d'avenir qu'affectionnait l'ambition des Juifs.

§ 3. Les prédications de saint Pierre produisent leur effet, le noyau de l'Église primitive s'accroît sensiblement, de nouveaux membres vont la grossir sans cesse, et le bouillant apôtre, fidèle à son système, ne parle pas une seule fois sans qu'il rende témoignage à la résurrection de Jésus, ou qu'il cherche à l'établir sur une base que nous pourrions appeler scripturaire.

S'il ne dit que quelques mots, il a toujours néanmoins le temps d'énoncer la thèse, et si, appelé avec les apôtres à justifier leur conduite par devant le Sanhédrin, vis-à-vis duquel ils s'étaient mis en contravention formelle (Act. V, 28), il répond à l'interrogatoire cette belle parole : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, » pour ajouter immédiatement, en une phrase qui n'est ni trop explicite ni trop concise, ce qui fait l'objet spécial de leur œuvre missionnaire : « Dieu a ressuscité Jésus, et nous en sommes témoins, et cela pour donner à Israël l'amendement et la rémission des péchés » (Act. V, 30-32).

Discours d'Étienne.

Le christianisme, tel qu'il a été prêché jusqu'ici, tel que le prêchait Pierre, n'était encore autre chose qu'une

secte juive Annoncée en faveur du particularisme juif, la foi au Messie impliquait l'obligation de recevoir la loi de Moïse tout entière. Mais il ne devait pas toujours en être ainsi. Comme le vin nouveau fait éclater les vieux vaisseaux, le christianisme devait briser le vieux moule judaïque pour briller de son propre éclat et apparaître ce qu'il était, une religion nouvelle et universaliste. Le premier qui ait saisi le christianisme sous son véritable point de vue, est le diacre Étienne. Il a eu la gloire d'être le devancier du grand Paul. Helléniste de naissance et d'éducation, Étienne était nécessairement accessible à des idées plus larges et plus spiritualistes que celles où pouvaient s'élever les chrétiens hébreux de la Palestine. Dans ses discussions avec eux, il dut exposer l'Évangile dans son opposition avec la loi de Moïse, montrer l'impuissance de cette dernière pour la justification et la sanctification de l'homme et combattre finalement la perpétuité de la force obligatoire. Les dépositions des faux témoins suscités par le sanhédrin contre le diacre avaient vraisemblablement quelque raison d'être et s'appuyaient certainement sur quelques paroles bien authentiques d'Étienne, dont elles faussaient le sens sans doute quand elles mentionnaient parmi les griefs d'accusation des paroles blasphématoires contre le temple et contre la loi, prétendant lui avoir entendu dire que Jésus détruirait le temple et changerait les ordonnances que Moïse avait autrefois données (Act. VI, 12-14); au mot blasphématoire près, tout cela pouvait être vrai. Étienne, en effet, avait parfaitement compris que dans la Fleur (la révélation), le Calice (la loi et les anciens rites) n'était pas persistant. C'était là d'ailleurs la doctrine de Jésus, et la même

accusation qui pesait sur le disciple avait été aussi formulée contre le maître.

« En est-il ainsi? » dit le juge à Étienne comparaissant devant son tribunal. — Et Étienne lui répond par le résumé de l'histoire juive depuis Abraham jusqu'à Salomon, à partir d'où il quitte brusquement son récit pour exalter le culte intérieur, et après avoir montré par des passages de l'Écriture que Dieu ne tient pas aux temples faits de main d'homme, il termine par une vigoureuse apostrophe contre ces tueurs de prophètes, tristes héritiers des cruautés de leurs pères, qui ont tué celui qu'ils avaient désiré et attendu.

Telles sont les idées principales du discours qu'Étienne prononça pour sa défense.

Ce discours ne présente pas un tout bien lié, comme on le pressent à cette brève analyse; nous avons eu tort de parler d'un résumé : ce n'est pas un résumé d'histoire juive, c'est de l'histoire où l'abréviation n'enlève pas une épaisseur de détails à peu près égale sur toutes les parties successives de la narration, réduisant tout sans pourtant rien omettre. Ce n'est pas non plus un récit dans lequel la suite en gros et non uniforme des événements s'arrête aux traits les plus saillants et pouvant le mieux servir de défense. Tantôt la narration est extraordinairement détaillée, sans que rien paraisse le motiver; tantôt elle est fort concise, sur certains points incomplète, sur certains autres inexacte. Cette argumentation va pourtant bon train jusqu'à la construction du temple de Salomon. Ici le narrateur s'interrompt et se laisse aller jusqu'à la fin à une association d'idées provoquée par un mot qui s'est trouvé là, chemin faisant, et l'a incidemment rapproché, plus tôt qu'il ne pen-

sait, de sa thèse; aussi l'argumentation se perd-elle dans cette apostrophe énergique qui souleva contre lui la rage de ses auditeurs.

Cependant au milieu de cette confusion qu'explique suffisamment le trouble et l'agitation d'une foi brûlante gratuitement maltraitée, il est possible, en reconstruisant l'argumentation d'Étienne, de la ramener à son plan et à son intention primitives qui percent encore assez de loin en loin, au milieu des écarts d'une improvisation agitée.

Accusé d'avoir proféré des paroles soi-disant blasphématoires contre Dieu et Moïse, le Saint-Lieu et la Loi, Étienne tient à se laver de l'imputation de blasphème, sans renier toutefois la vérité dont il est inspiré et qui scandalise les Juifs, c'est-à-dire, l'incompatibilité des rites mosaïques avec l'esprit spirituel et libérateur de l'Évangile. Son discours est à la fois apologétique et polémique. Il leur démontre par l'histoire le caractère progressif de la révélation. Dieu se manifeste à Abraham, lui donne l'alliance de la circoncision, avec promesse de doter le peuple issu de lui du pays de Canaan; les patriarches s'acheminent par la foi vers l'accomplissement de la promesse, mais ne l'atteignent pas. Moïse délivre le peuple hébreu du joug de la servitude d'Égypte pour le conduire dans la terre promise. Il lui donne la Loi. Mais lui, Moïse, n'est pas le but de la révélation. Il renvoie à un prophète qui doit venir après lui. — Les Hébreux se montrent ingrats et idolâtres, ce qui nécessite la construction d'un sanctuaire d'adoration, du tabernacle, qui reste mobile jusqu'à l'élévation d'un temple par Salomon. Vient alors la polémique contre l'importance excessive attachée à cet

édifice, auquel le préjugé liait l'essence même de la religion. Après avoir cité les paroles d'Ésaïe, Étienne allait sans doute parler de l'adoration spirituelle, en s'appuyant sur les prophètes qui attaquent le sens grossier et matérialiste des Juifs, pour en arriver ensuite au Messie qui enseigne cette adoration spirituelle, véritable culte de l'humanité,.... il ne put aller jusqu'au bout de son plan. L'indignation le saisit à cet endroit de son discours, et il éclata en véhéments reproches contre les Juifs : « Gens de col raide, s'écria-t-il, incirconcis de « cœur et d'oreille, vous êtes toujours les adversaires du « Saint-Esprit, vous êtes tels que vos pères. Quel est le « prophète que vos pères n'aient pas persécuté? Ils ont « même tué ceux qui ont prédit l'avénement du juste et « dont vous avez été les meurtriers ; vous, qui avez reçu « la loi par le ministère des anges et qui ne l'avez point « gardée....[2] »

A l'ouïe de ces paroles, les Juifs en fureur se précipitèrent sur Étienne, l'entraînèrent hors du Sanhédrin, et le diacre mourut martyr de cette vérité qui devait opérer une si heureuse et si complète transformation dans l'enseignement du christianisme.

Ce discours ne rentre pas directement dans notre cadre. Cependant, comme il est de nature à nous faire mesurer les progrès sérieux du christianisme intelligent, nous l'avons dû analyser à ce point de vue. Disons, en terminant, que l'incohérence de l'ensemble du discours et l'inégale portée donnée aux détails ne doivent pas empêcher d'admirer cette grande figure d'Étienne

[2] C'était une tradition chez les Juifs, que Moïse avait reçu la Loi de Dieu, mais par l'intermédiaire des anges.

et son ardente foi; quant aux erreurs historiques[1] que ce discours renferme, elles proviennent soit d'une mémorisation inexacte, soit de l'emploi de la fausse version alexandrine, la seule apparemment qu'aient connue les apôtres.

Discours de Pierre à Corneille.

Cette conception relevée du christianisme qu'Étienne s'était faite par lui-même, il fallut à Pierre, pour y arriver, pour s'affranchir des préjugés judaïques, une révélation spéciale de Dieu. Pierre était à Joppe, dont il avait fait le centre de son œuvre missionnaire. Après être monté sur la terrasse de la maison qu'il habitait, il venait de terminer sa prière de midi, lorsque ayant faim, il descendit pour prendre son repas. Pendant qu'on le lui préparait, il lui survint un ravissement d'esprit. Il vit le ciel s'ouvrir, et en descendre un vase ayant la forme d'un linge lié par les quatre coins. Là se trouvaient toute sorte d'animaux à quatre pieds, des reptiles et des oiseaux. Une voix du ciel l'invita à tuer un de ces animaux et à le manger. Pierre refusa : « Non, Seigneur, car rien d'impur ni de souillé n'est jamais entré dans ma bouche. » C'était l'usage parmi les juifs de distinguer les aliments en purs et impurs. La voix céleste se fit entendre de nouveau : « Ne tiens pas pour impur, ce que Dieu a déclaré pur. » Et lorsque, par trois fois, cette voix eut combattu les scrupules de Pierre, le vase fut retiré dans le ciel.

[1] Voir pour ces erreurs historiques les *Commentaires sur les Actes*, d'Olshausen, au chap. VII; on peut lire aussi les commentaires sur le chap. XIII, pour les erreurs historiques contenues dans le discours de Paul à la synagogue, dont nous parlerons plus tard.

Comme Pierre cherchait à pénétrer le sens de cette vision, arrivèrent à la maison où il logeait, les envoyés d'un nommé Corneille, centurion d'une cohorte romaine, en garnison à Césarée de Straton, ville distante de Joppe d'à peu près huit milles. Corneille était un de ces païens dont les besoins de l'âme étaient loin d'être satisfaits par l'ancienne religion populaire. En contact avec les Juifs, il ne tarda pas à rejeter le polythéisme pour accepter la croyance en un Dieu unique. Il adorait l'Éternel avec toute sa famille, lui adressait de ferventes prières et répandait de nombreuses aumônes. « Il avait trop de vertu pour n'être pas chrétien. » Un ange lui apparut pendant qu'il était en jeûne et en prière, à la neuvième heure du jour (trois heures de l'après-midi). « Corneille, lui dit-il, tes prières et tes aumônes sont montées devant la face de Dieu. Envoie des messagers à Joppe, et fait venir auprès de toi, Simon, surnommé Pierre. »

Ces messagers, nous l'avons vu, se présentèrent à Pierre, au moment où il réfléchissait sur la vision qu'il venait d'avoir. L'esprit de Dieu alors lui en révéla la portée : « Va, sans hésiter, avec ces hommes, quoique non juifs, car je les ai envoyés vers toi. »

Pierre donc partit le lendemain pour Césarée avec les envoyés de Corneille. Quelques frères de Joppe, c'est-à-dire des chrétiens, nés juifs, l'accompagnèrent.

Corneille ayant réuni sa famille, et ses plus intimes amis attendaient l'apôtre avec une vive impatience. A sa vue, il se prosterna à ses pieds. Mais Pierre déclina cet honneur. « Relève-toi, dit-il, je ne suis qu'un homme comme toi. » Et après avoir raconté comment il avait été amené à rompre avec les préjugés juifs, re-

lativement à la fréquention des païens, il demanda à Corneille ce qui l'avait déterminé à le faire appeler. Ce dernier, à son tour, raconta sa vision, et termina par ces mots: « Dieu est témoin que nous sommes tous ici pour entendre de toi tout ce que Dieu t'a ordonné de nous dire. » A l'ouïe d'une pareille déclaration qui dénotait des cœurs si bien disposés à recevoir l'Évangile: « Maintenant, s'écria l'apôtre, je reconnais avec certitude que Dieu n'a point égard à l'apparence des personnes, mais qu'en toute nation, celui qui le craint et pratique la vertu, lui est agréable. » Le sens de ces remarquables paroles n'est pas qu'il suffit en toute nation de se bien conduire pour arriver par soi-même au salut. Non, telle n'est pas la pensée de Pierre, puisqu'il ajoute plus loin que Jésus-Christ seul peut procurer le pardon des péchés. L'apôtre veut dire que le choix de Dieu ne se limite pas à une certaine partie de l'humanité, mais que tout homme qui lui est agréable par sa piété et par sa vertu, est digne d'être appelé au salut, à la connaissance de Jésus-Christ, quelle que soit sa nation, qu'il descende ou non du peuple élu de la théocratie. C'est donc Jésus de Nazareth que Pierre va annoncer dans la suite de son discours. Il rappelle son œuvre, ses bienfaits, ses miracles, sa mort sur la croix, sa résurrection glorieuse, l'ordre qu'il a donné aux apôtres de témoigner qu'il a été établi de Dieu, juge des vivants et des morts. Il parlait du pardon des péchés accordé à ceux qui ont foi en Jésus, lorsque, saisis du Saint-Esprit, les auditeurs de Pierre interrompirent son discours, pour exprimer, dans des louanges inspirées, leurs sentiments de reconnaissance pour ce Dieu qui les avait si miraculeusement conduits au salut.

Grand fut l'étonnement des chrétiens circoncis, en voyant les païens, qu'ils considéraient comme impurs, honorés d'une telle inspiration. Mais Pierre reprenant la parole : « Qui pourrait s'opposer à ce qu'on donnât le baptême d'eau à ceux qui, comme nous, ont reçu le baptême du Saint-Esprit? »

Ainsi, les obstacles qui entravaient le christianisme disparaissaient. Confiné jusqu'ici dans les humbles bourgades de la Palestine, il allait prendre son essor pour marcher à la conquête du monde.

Discours de Paul.

Il était réservé au grand Paul d'universaliser le christianisme, et d'unir aux ressources d'une éducation plus solide, l'ardeur enthousiaste d'une éloquence nerveuse, qui l'a fait, non sans raison, comparer à Démosthène.

Témoin du martyre d'Étienne, et gagné dès lors à la cause dont jusqu'à ce moment il avait été l'ennemi déclaré, Paul dut dater sa véritable conversion autant du jour où il reconnut à la fois la force de la religion nouvelle, avec l'impuissance de ses efforts à lui résister, que de la vision indéfinissable qu'il aurait eue sur le chemin de Damas. Mais quoi qu'il en soit, cette dernière qui lui apparaissait toujours à lui-même sous une forme objective et au milieu d'un étonnant appareil, marquait chez lui le point de séparation entre deux périodes bien différentes de sa vie. Il avait fait, pour ainsi dire, l'expérience du christianisme, et il ne devait pas s'épargner à la faire partager à ses auditeurs quand il prêcherait. Personne, en effet, n'était mieux placé que lui pour le faire valoir ; on ne pouvait guère l'accuser

de partialité, d'enthousiasme ou de fanatisme ; son rôle et son attitude vis-à-vis de la religion nouvelle avaient trop changé, pour qu'il n'essayât pas d'expliquer cet étrange revirement, et l'on sait avec quelle éloquence il tira parti de la position.

Mais l'idée même qu'il s'était faite du christianisme profondément mûrie au bout de quelque temps, grâce à son éducation antérieure et à la tournure particulière de son esprit, était à elle seule un immense progrès sur Étienne et dans le même sens, tellement que renonçant aux préjugés particularistes des Juifs, au milieu desquels il avait jusque-là vécu, Paul ne tarda pas à se considérer comme l'apôtre missionnaire des Gentils, destiné par Dieu à prêcher l'universalité du salut, pour lequel le seul privilége du Juif était d'avoir été le dépositaire de la Loi qui préparait la nouvelle dispensation.

Ces deux traits particuliers du caractère et de la mission de Paul doivent se retrouver nécessairement dans la prédication de l'apôtre. Et il ne faudra pas s'étonner si nous voyons quelquefois chez lui la thèse principale, mise un peu sur le second plan au profit d'une apologie de son apostolat, ou si les arguments que nous avons vus presque exclusivement employés, se trouvent ici corroborés par d'autres puisés dans les convictions intimes et individuelles du prédicateur. Avec plus d'adresse et non moins de chaleur, avec moins de peine et tout autant de succès, surtout avec plus de force logique, Paul s'élève au-dessus de Pierre par la largeur des vues, l'habileté de l'attaque et la fermeté dans la défense.

§ 1er. Le premier discours que nous ayons de Paul,

fut prononcé un jour de sabbat dans la synagogue d'Antioche de Pisidie. Après la lecture de la Loi, les chefs de la synagogue offrirent la parole à Paul qui se trouvait dans l'enceinte, et l'apôtre prononça un discours dont voici les principales idées (ch. XIII) :

Comme sous l'impression encore vivante du discours d'Étienne, Paul débute par un exposé fort sommaire des événements historiques qui attestent l'action divine sur le peuple d'Israël, et dans lequel le séjour en Égypte, la sortie de ce pays, le passage du désert, l'arrivée en Canaan, le gouvernement des juges, l'avénement de la monarchie sont mentionnés pour mémoire, et l'on dirait que l'apôtre ait hâte d'en venir à David, sur lequel il s'appesantit un peu plus, aux fins de montrer le lien de parenté qui unit au prophète-roi, le Sauveur Jésus. L'apparition de ce dernier n'est pas seulement présentée comme une descendance pure et simple de David, mais encore comme un accomplissement des promesses antérieures de Jéhovah.

Une fois là, et après la mention de la parole classique de Jean-Baptiste (vers. 25) qui avait prédit et devancé le Messie, il applique directement « cette parole de salut » à ceux qui l'écoutent et qu'il désigne par les noms de *υἱοὶ γένους Ἀβραάμ* pour les intéresser plus encore à son sujet. Il fallait pour émouvoir rappeler ces scènes de la mort de Jésus, qui font d'autant mieux ressortir l'innocence de la victime qu'elles mettent davantage en relief la culcapitité et l'infamie des bourreaux, et montrer enfin que si le Sauveur du monde avait dû passer par un tel abaissement, cela rentrait dans les plans divins d'un côté, en accomplissant les paroles des prophètes, et servait d'autre part au triomphe sublime de Jésus-Christ ressuscité et reparu

au milieu des siens. Ainsi la grandeur du Messie était sauvegardée, les promesses accomplies et le peuple invité à croire.

Paul, cependant, quand il veut prouver la résurrection n'échappe pas au reproche que nous avons déjà eu l'occasion de faire à saint Pierre : c'est l'emploi d'arguments précaires et de preuves scripturaires qui ne concluent pas logiquement (comp. Act. XIII, 32-40 avec le discours de Pierre à la Pentecôte).

On pourrait suspecter l'exactitude des documents si un mot de la fin ne nous transportait d'emblée en plein paulinisme, et si à côté de la rémission des péchés annoncée dans la péroraison de saint Pierre, ne se formulait la thèse capitale de la théologie de saint Paul : la justification par la foi, opposée à l'impuissance de la loi pour rendre l'homme juste et le sauver (Act. XIII, 38-39).

Cependant, il paraît que la prédication de Paul et les idées universalistes qu'il ne manquait pas de laisser transpirer dans ses paroles, ne trouvaient pas précisément faveur; les Juifs incrédules n'en voulaient guère entendre parler, et en bien des endroits ils excitaient même contre lui les Gentils à qui il apportait la parole de salut (Act. XIV, 1-2). Mais, comme plus tard Luther, Paul ne pouvait renier ses convictions profondes, et il se mit de plus belle à évangéliser les païens (XIII, 47).

§ 2. Paul avait déjà porté l'Évangile en bien des pays, lorsqu'il se rendit dans la métropole du monde païen, le centre de la civilisation grecque, le foyer de la littérature et des arts, la ville des idoles, des oisifs ou des discoureurs.

Après avoir ouvertement professé ses doctrines dans

la synagogue d'abord, devant les Juifs et les prosélytes; après avoir discouru sur les places d'Athènes avec les philosophes qu'il rencontrait, Paul eut l'occasion de porter la parole dans une assemblée solennelle, que les bruits vagues encore qui circulaient sur la soi-disant philosophie dont on le faisait porteur, avaient fait convoquer.

Étranges nouvelles, en effet, comme le trouvaient les Athéniens que celles dont Paul était le messager au sein de la Grèce : il va parler à des hommes trop curieux pour refuser un examen superficiel à ses doctrines et trop entêtés dans leurs systèmes philosophiques pour se laisser convaincre sans objection.

La tâche d'un prédicateur est rarement aussi difficile, aussi délicate que l'était celle de Paul devant l'Aréopage. Et la moindre difficulté n'était certes pas celle d'amener le sujet. Quel tact inouï, et quelle indicible finesse dans ce discours à jamais mémorable! Profiter d'une des nombreuses singularités d'un polythéisme qui n'avait jamais assez de dieux et en inventait, et s'en faire un moyen pour arriver à annoncer le vrai Dieu, sans qu'on étouffât sa voix sous les clameurs et les moqueries, c'est là une de ces habiletés qui caractérisent un homme (ch. XVII).

« Athéniens, dit-il, je vous regarde à tous égards comme fort religieux, car examinant sur mon passage les objets de votre culte, jai trouvé même un autel sur lequel était écrit : *Au Dieu inconnu!* Celui que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. »

Mais devant d'aussi subtils logiciens et de pareils sophistes, il se garde bien d'aborder directement la question, il faut qu'il se plie à la circonstance, et

qu'avant tout, il inculque des notions monothéistes. Aussi, s'en tient-il à des idées générales sur la Providence et les rapports qui unissent les hommes au Dieu créateur et conservateur du monde : « En lui, dit-il, nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, » et avec une adresse admirable il glisse ce mot d'Aratus qui ne devait pas manquer de produire un heureux effet sur un auditoire du genre de celui-là : « Et nous aussi, nous sommes de la race de Dieu, » a dit un de vos poëtes. Cela allait directement à renverser le polythéisme, et Paul jugeant le terrain assez préparé, se hasardait à faire l'oraison funèbre de ce culte grossier pour inaugurer l'ère nouvelle du culte en esprit et de vérité, proclamé seul digne de Dieu par le Ressuscité, lorsqu'il fut interrompu à cet endroit de son discours et forcé d'ajourner.

A vrai dire, nous n'avons du discours de Paul à l'aréopage que l'exorde, exorde éloquent qui se placerait à côté de ceux des orateurs les mieux doués et qui fait déplorer encore plus l'interruption, au moment le plus intéresant du discours.

§ 3. Nous trouvons des développements d'un autre genre dans le discours que Paul prononça sur les degrés de la citadelle à Jérusalem, au milieu d'une foule acharnée à le poursuivre. Il est singulier qu'une démarche destinée à calmer les rancunes des Juifs contre un homme qui tant de fois avait fait part aux gentils des faveurs qu'ils croyaient spécialement réservées au peuple de Dieu, soit devenue un brandon de discorde et ait excité la fureur populaire qu'elle était chargée de prépréveni ou de désarmer (Act. XXI et XXII).

Paul qui, cette fois, se faisait juif avec les Juifs, avait acquiescé à des préjugés nationaux, en se pliant à des

rites, dont, en principe, il reconnaissait l'inefficacité ou la non-valeur. Il avait consenti à favoriser l'accomplissement d'un vœu dans le temple. Le peuple le voit, reconnaît en lui l'apôtre des gentils, s'ameute et menace de le tuer. Il ne fallut rien moins, pour empêcher un crime, que l'intervention de la force armée qui le voulut conduire à la citadelle. Arrivé sur les degrés, Paul, que le tribun avait pris pour un révolutionnaire, demande la permission de parler au peuple. Nous n'avons son discours que dans une traduction grecque, il le prononça en hébreu.

L'occasion pour lui ne pouvait être meilleure, de tirer parti de cette position spéciale dans laquelle les circonstances l'avaient placé vis-à-vis du christianisme, contre lequel il s'était antérieurement acharné avec une fanatique fureur. Aussi raconte-t-il l'histoire de sa conversion, seule capable de rendre compréhensibles les contrastes de sa conduite. Peu d'hommes réussiraient à parler d'eux-mêmes d'une façon à la fois si dramatique et si modeste. Peu mettraient dans leur récit autant de vie et d'entraînement, sans pourtant sortir du genre simple et naturel de la narration.

Après avoir fait reconnaître la légitimité de son apostolat, il éprouve le besoin de légitimer aussi sa conduite et la direction spéciale qu'il a donnée à son œuvre missionnaire presque entièrement consacrée aux païens.

Tombé en extase, disait-il, c'est Jésus lui-même qui lui aurait déclaré qu'il perdrait sa peine à Jérusalem et auprès des Juifs, et qui l'aurait chargé d'une mission spéciale auprès des gentils.... A ces mots, les Juifs l'interrompirent en vociférant des menaces de mort, et le tribun, pour apaiser le tumulte, fit enfermer Paul dans la forteresse.

§ 4. C'était un des arguments les plus usuels pour Paul, quand il s'agissait de son apologie personnelle de rappeler sa vie passée et sa conversion. Ainsi fit-il encore devant Agrippa, quand ce roi étant venu à Césarée visiter Festus, qui allait envoyer l'apôtre à Rome, sans savoir au juste pourquoi, désira l'entendre parler : le discours de Paul nous transporterait à peu près dans le genre du précédent, auquel à vrai dire, il n'ajoute aucun élément nouveau digne d'être remarqué. Cependant il y a dans ce discours deux choses qui méritent d'attirer notre attention : d'abord, c'est la réponse sublime que Paul fit à Agrippa. « Tu crois pourtant aux prophètes, je sais que tu y crois », avait dit l'apôtre au roi. Celui-ci répliqua : « en vérité, tu me persuaderas bientôt d'être chrétien. » Alors Paul qui, quoique lié de chaînes, se sentait en possession de biens supérieurs à toutes les pompes royales, s'écria : « Oui, plût à Dieu que bientôt ou plus tard, non-seulement toi, mais tous ceux qui m'écoutent, fussiez ce que je suis maintenant, à l'exception de ces liens » (Act. XXVI, 29).

Ce que nous avons encore à noter, c'est la différence dans les détails qui existe entre les deux récits de la conversion. Outre que cette différence ne porte que sur des points accessoires, c'est chose facile à s'expliquer; car l'on suppose bien que l'apôtre, suivant le cas, suivant les auditeurs, ou selon ses dispositions personnelles, devait, volontairement ou à son insu, insister sur tel ou tel détail, de préférence à tel autre, et nous pensons que la vérité se trouve dans la fusion des deux récits qui sont loin de s'exclure (comp. Act. XXVI, 12 et suiv., avec XXII, 6 et suiv.).

De Paul, pour nous résumer en quelques mots sur son compte, nous ne possédons pas des discours homi-

leliques, comme nous les aurions désirés pour cette étude. Il ne nous est donc pas possible de saisir la nerveuse éloquence de l'apôtre des Gentils, dans son caractère le plus frappant et le plus individuel, tel qu'il se révèle à nous dans sa prédication écrite.

Nous n'avons guère de lui que l'énoncé de la thèse à peu près la même que celle de Pierre ; mais si nous avons égard à l'éloquente habileté que nous lui avons vu déployer, et aussi à la sainte diplomatie avec laquelle il se présentait devant les rois eux-mêmes, nous pourrons encore lui revendiquer, dans la prédication chrétienne, la première place parmi les apôtres et l'appeler avec raison le Démosthène de l'Église.

CONCLUSION.

Maintenant que nous avons esquissé les caractères de la prédication des apôtres, et donné une revue analytique des principaux discours, nous sommes mieux à même de nous faire une idée de cette prédication, et de formuler sur elle un jugement impartial.

Commençons par constater que si la prédication apostolique fut faible sous le rapport de la logique et de l'homiletique, la cause de ce fait ne doit être cherchée que dans la position spéciale des hommes qui en furent les héros. Considérée sous ce point de vue, loin de nous paraître vulgaire, elle doit, au contraire, se justifier à nos yeux et attirer d'autant mieux notre admiration, qu'elle sortait de l'ornière commune du judaïsme, et qu'elle était un effort louable pour mettre la méthode au niveau des vérités sublimes qu'elle devait inculquer aux esprits. Ainsi, ce qui pourrait faire sa dépréciation, tourne en un sens à sa gloire et en fait

l'honneur. Mais ce qui lui fait le plus de gloire encore, c'est le résultat inouï que la doctrine nouvelle, si simplement prêchée, obtint dans le monde.

On dirait qu'une haine spéciale ait favorisé les prédicateurs, et qu'une force vive, indépendante de leur volonté, ait agi à côté d'eux sur les masses, pour les gagner et les convertir.

Malgré des oppositions violentes, obstinées, tant de la part d'une politique ombrageuse, que de celle de partis religieux, dont cette innovation renversait les espérances intéressées, par la seule force de la parole, des hommes qui, à part un, avaient une éducation des plus primaires, peu encouragés et mal soutenus, ayant à faire à des préjugés indéracinables, car ils étaient de très-vieille date, prêchent une doctrine qui contrecarre toutes les prévisions judaïques, renverse tout l'échafaudage des dieux païens, et néanmoins ces hommes sont écoutés généralement, et la plupart du temps une prédication inaugure la fondation d'une église.

Je veux qu'il faille mettre beaucoup sur le compte de l'usage du nombre rond, quand il est question de deux et trois mille personnes converties et baptisées en une seule fois et sous l'influence d'une seule prédication, que même, en réduisant ce nombre, il faille encore n'accepter que sous bénéfice d'inventaire, la réalité des conversions qui ne pouvaient être qu'extérieures et superficielles; j'admets que l'attrait du nouveau, l'enthousiasme, la tête montée, y durent être, pour au moins autant, le plus souvent, que la régénération morale; qu'enfin lorsque Paul fondait une église sur son passage, il fallut attendre des travaux ultérieurs de ceux qu'il lui proposait, l'affermissement et l'accroissement du nombre des fidèles, mais il n'en est pas

moins vrai que, au pire, l'effet produit est toujours étonnant et demande une explication.

Où est le secret de la réussite, à quelle source les apôtres puisaient-ils une force si puissante? Telle est la question qui se présente à nous maintenant. L'activité d'un saint Paul ou d'un saint Pierre, la rapidité de la propagation du christianisme à son origine, seront une lettre close, aussi longtemps que dans leur explication on ne voudra tenir compte que des éléments humains.

Le fait historique de l'avénement du christianisme ne peut s'expliquer que par une intervention providentielle; le fait de sa propagation en suppose une non moins grande qui vienne compléter la première et assurer l'effet heureux qu'elle avait en vue.

Cette influence particulière de la divinité, il est reçu de la désigner par le nom sublime de Saint-Esprit. L'expression ne saurait être ni plus bellè, ni plus adéquate, étant connues les limites du langage humain.

Déjà le Sauveur en avait touché quelques mots dans les exhortations pratiques qu'il adressa maintes fois à ses apôtres, notamment à l'endroit de leur œuvre missionnaire (Matth. XX, Luc IX, Jean XVI). S'il faut en croire le récit de saint Luc, un événement extraordinaire survenu aux disciples réunis à la Pentecôte, dans une chambre haute, aurait réalisé la promesse de Jésus, et communiqué ainsi aux propagateurs de la foi, la puissance de convertir.

Elle se manifestait ce jour-là même par des chants de louange à l'Éternel et des accents de reconnaissance si grands que la langue elle-même se refusait à leur faire perdre leur fraîcheur par une desséchante articulation: ce prodige fut mal compris, et on en fit la *glossolalie*.

Les apôtres, en effet, avaient reçu ce jour-là un don de parole extraordinaire, c'est-à-dire le pouvoir de convertir par l'ascendant qui caractériserait leur ton, lorsqu'ils parleraient, et les résultats confirmèrent effectivement le miracle. Mais à côté de l'action divine qui se sert toujours de causes secondes pour arriver à ses fins, ce serait méconnaître à la fois le caractère de la prédication apostolique, et la nature du résultat, que de nier la coopération des individualités mises en jeu dans cette œuvre.

L'action divine, au contraire, semblait subordonner ses libéralités à l'initiative des travailleurs, et réclamait le concours de tous les intéressés. C'est dans la synthèse que la vérité se trouve, et comme partout, il ne faut jamais rien attendre de Dieu sans l'homme, non plus que de l'homme sans Dieu.

La prédication apostolique tenait de Dieu *l'ascendant, l'autorité.* Aux hommes, elle devait avec sa forme non moins simple qu'incisive, une autorité provenant des convictions intimes, écho de la première, et qui commande le respect.

Ainsi conçue, il est permis de s'expliquer ses effets immédiats.

Médiatement, elle doit aussi agir sur les âmes par la lecture, car pour ne s'appliquer pas directement à nous-mêmes, ce qui en a fait un jour la force, ne l'a pas abandonnée complétement, et doit traverser les siècles avec le livre où l'historiographe chrétien a eu l'heureuse idée de nous la conserver. A lire ces monuments éloquents du premier âge, le fidèle trouvera toujours son édification, et il admirera l'immensité du résultat et la faiblesse des moyens.

Cette prédication nous aura-t-elle donné avec le secret de sa force propre, la cause de l'infertilité relative des prédications de nos jours? Nous ne le pensons pas. Si incomplète que soit cette brève esquisse, il est cependant permis de conclure d'un rapprochement même superficiel, qu'aucune analogie réelle ne peut exister entre la prédication nécessaire aujourd'hui et celle des temps apostoliques. De même que pour apprécier la dernière, nous n'avons pas dû la sortir de son époque ou de son histoire, de même nous serions mal venu à déplacer la prédication actuelle, ou à vouloir la calquer sur un type dont rien n'autorise aujourd'hui l'usage.

Ce qui sera toujours et devra toujours être identique à lui-même dans la prédication, c'est l'élément invariable qui fait le maître-pilier du christianisme, *la foi.* Otez à la prédication cette base, et vous n'aurez plus de prédication chrétienne. Mais conservez-la, et soyez toujours, sous ce rapport, sur le même pied que les apôtres, et accommodez ensuite la forme ou les arguments de votre prédication aux tendances et aux goûts de l'époque. Rendez-la au seizième siècle plus dogmatique, au dix-septième plus rhétorique, au dix-huitième plus philosophique, au dix-neuvième plus originale et plus pratique, en un mot plus populaire, et vous aurez une prédication puissante et efficace pour convertir les âmes et les amener à Celui que prêchaient les apôtres.

Vu, le président de la soutenance,
Le 10 juillet 1860.
TH. FRITZ.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 14 juillet 1860.
Le Recteur, DELCASSO.